



Liberté du Judaïsme

La lettre de L.J.

Présidente d'Honneur : Doris Bensimon נ"ז

L.J. : Siège social 13 rue du Cambodge 75020 Paris N° 196 (novembre-décembre 2025) <http://www.liberte-du-judaisme.org> le numéro : 3 €

Editorial

Deux ans après le 7 octobre, par la grâce du compromis le moins mauvais possible, les derniers otages ont enfin retrouvé la liberté. Mais à la joie du retour se mêlent le deuil et la douleur car tous les corps ne sont pas encore rendus - et atroce la souffrance de ceux qui les ont récupérés. Tous ces visages qu'on ne reverra plus... tous ces morts. Les Israéliens sont en deuil et se tiennent bien - se retiennent bien. La joie et le soulagement n'effacent pas le souvenir de cette abominable journée.

Ce qui questionne : comment une journée aussi monstrueuse a-t-elle été le signal d'une vague d'antisémitisme réussissant à transformer la victime du jour en coupable, et le droit de riposte en génocide comme si la meute antisémite n'attendait qu'un signe pour se mettre à aboyer ?

Et oui, l'histoire des Juifs et d'Israël est complexe. C'est une très longue histoire avec beaucoup de rebondissements et pour l'instant sans happy-end.

Dans ce numéro, André Cohen raconte « Le Château Rose », une maison d'enfants particulière située en Normandie dans un lieu inconnu de beaucoup, dans une ville détruite à 80 % par un bombardement allemand le 8 juin 1940 tandis que Daniel Richter s'interroge sur le cycle infernal de l'antisémitisme et les moyens de sortir de l'impasse. Isidore Jacubowicz, a lu l'historien et colonel de réserve Shaul Arieli sur la vision très différente dont les publics laïques et les religieux messianiques d'Israël voient le 7 octobre - et nous fait partager son analyse. Laurent Sagalovitsch revient sur la discipline olympique que requiert le fait d'être Juif. Larissa Cain insiste sur la part prise par les femmes dans la résistance à travers la mémoire de Haviva Reik, parachutée en Slovaquie pendant la guerre et sera exécutée en novembre 1944. Michel Levine revient sur une mystérieuse maladie qualifiée de très contagieuse qui toucha un hôpital à Rome, alors que l'armée allemande envahissait le nord de l'Italie en 1943. Aux nombreux hommages qui ont été rendus à Robert Badinter le 9 octobre 2025, Danièle Weill-Wolf rappelle la tendresse d'un petit-fils pour sa grand-mère maternelle « Idiss » originaire de Bessarabie, dans un livre qui parcourt l'Europe et les heures sombres du vingtième siècle. Raphaël-Claude Kolinka et Isidore Jacubowicz saluent la mémoire de Elie Garbaz, l'un des fondateurs de « Liberté du Judaïsme ». Et enfin Martine Jacobster-Morcel évoque la fête des retrouvailles de l'Association et revient sur la trente-cinquième rencontre internationale des Survivants de la Shoah organisée par la « WFJHSD ».

Bonne lecture !

Le bureau

Une histoire à connaître



Nous voilà Hélène et moi débarquant à Marseille le 9 mars 1955, venant d'Alexandrie après une longue traversée de la Méditerranée en troisième classe sur un bateau grec "Aolia". Après six mois de prison dans les geôles du Caire et un passage devant un tribunal militaire j'avais été libéré et je pensais mener une vie tranquille et pourquoi pas reprendre mon militantisme, mais c'était sans compter sur la police politique égyptienne qui me fait comprendre que je dois quitter le pays définitivement. C'est donc ainsi qu'on se retrouve avec un laissez-passer d'apatriote portant la mention "départ définitif sans retour" et un visa émis par le consulat de France à Alexandrie et qui mentionne "Visa de transit valable 10 jours sans prolongation possible". Comment je suis parvenu à rester en France ? Cela est une longue histoire, mais le sujet de cette contribution concerne un domaine appelé "Le château Rose".

En mars 1955, grâce à l'Union des étudiants Juifs de France sis à l'époque au 6 rue Lalande, je donnais des leçons de mathématiques à des élèves pour subvenir à mes besoins en attendant d'obtenir mon statut de réfugié politique. Cet organisme me conseille d'aller rencontrer les responsables d'un organisme "le Foyer ouvrier juif" et, à ma grande surprise, ces derniers me proposent un poste de moniteur dans une maison d'enfants pour les vacances de Pâques. Il faut croire que j'ai bien rempli ma tâche car ils me reconduisent pour les grandes vacances, ainsi que ma femme. Cette maison d'enfants "Le château Rose" dont je ne connaissais rien était située à la limite de la commune des Andelys pas très loin d'une jolie rivière "l'Andelle". On y accède par un car qui part de la Porte Maillot. Cette ville a été détruite à 80% par un bombardement allemand le 8 juin 1940. Le château Rose était situé au milieu d'un grand parc avec un bâtiment central dont le rez-de-chaussée était une verrière ouverte sur un jardin planté et dont l'arrière donnait sur un grand terrain de sport. Sur le côté gauche un bâtiment en longueur servait de dortoir aux enfants adolescents et de réserve pour les ustensiles du jardinier. A l'entrée du parc à droite se trouvait une tonnelle circulaire très agréable pour y faire la sieste ou lire. On y trouvait également un bassin circulaire où, par les fortes chaleurs, les très jeunes barbotai

Le château Rose était dirigé à l'époque par Makowsky dit Mako et sa femme aidés par Georges Katucherski qui encadrait les moniteurs et faisait office de chef cuisinier. Le château Rose a accueilli des enfants de retour des camps ainsi que des enfants cachés et également des enfants en colonies de vacances. Parmi ceux reçus après la guerre citons Elie Buzin, Simon Epstein, Henry Weber ex sénateur socialiste, Richard Gotainer, chanteur humoriste etc.

A l'époque où j'étais moniteur je ne savais pas grand chose de ce lieu. Les activités étaient diverses : gymnastique le matin ; l'après-midi, jeux divers dans le vaste terrain derrière le domaine, mais également des exposés sur l'histoire juive et plus spécialement le sionisme et les différentes alyah. Des sorties d'une journée de toute la colonie dans les forêts avoisinantes étaient très appréciées. Une camionnette nous suivait avec le repas et le goûter. Une autre activité pour les résidents permanents (donc les orphelins) consistait à aller chaque jour à la boulangerie pour retirer de grosses miches de pain qu'ils ramenaient dans une petite brouette avec les légumes commandés par le cuisinier. Mais le plus agréable était les excursions à la rivière pour y ramasser de la terre glaise. Les vacances d'été se terminaient par une grande fête et lors de mon séjour le thème était "la sortie d'Égypte".

Par la suite j'ai voulu me documenter et je me suis rendu à plusieurs reprises aux Andelys. En 2016 à ma grande stupéfaction ce château n'existe plus et l'emplacement est occupé par un lotissement. Je cherche à trouver une mention de l'existence du château, mais en vain. La mairie consultée me dit qu'aucune plaque n'est prévue. J'essaye d'autres pistes et je consulte les archives qui se trouvent à Evreux mais on me répond que les archives sont sous les combles et inaccessibles. J'interroge des habitants et certains se souviennent "d'enfants juifs" qui allaient au cours complémentaire*. Ne sachant quoi faire pour obtenir satisfaction je contacte Katty Hazan historienne à l'O.S.E. Avec elle nous constituons un comité composé d'elle-même, de Marcel Katuchevsky (fils de Georges et né au château), de Noémie Kletzer fille de Mako, de Elie Buzin qui a transité par le château, et d'autres. Nous nous rendons aux Andelys et grâce à une enseignante du Lycée des Andelys Martine Séguéra, agrégée d'histoire, nous nous adressons aux lycéens de première et de terminale pour leur expliquer l'importance du château Rose. Ces derniers en parlent à leurs parents et une pétition est lancée qui a recueilli plus de 300 signatures pour demander la mise d'une plaque commémorative sur une parcelle de terrain. A la suite de quoi nous sommes reçus par M. Frédéric Duché, maire des Andelys qui nous informe qu'il fait suite à notre demande et qu'une plaque sera posée le 14 juillet 2018.

Il est temps de donner quelques indications sur ce lieu : Ce beau château appartenait en 1900 à la famille Chemin, puis il fut vendu à deux sœurs de la famille Rose, bouchers aux Andelys. Il semble acquis que jusqu'en 1945 ce château appartenait encore à cette famille. Rappelons la situation de l'immédiat après-

guerre : dans la Pologne libérée, des milliers de Juifs cachés rôdent sur les routes dont une majorité d'enfants orphelins, en butte à des massacres. Il est intéressant de lire à ce sujet le livre de Marc Hillel : "Le massacre des survivants en Pologne après l'holocauste (1945-1947)". Le 11 avril 1945, le camp de Buchenwald est libéré ; on y trouve environ 1000 enfants juifs. Voir à ce sujet :"Les enfants de Buchenwald, du shtetl à l'O.S.E. " La France accepte de recueillir 426 de ces rescapés et les dirige grâce à l'O.S.E (l'Œuvre de secours aux enfants) au sanatorium d'Ecous, à environ dix kilomètres des Andelys. Le château Rose a été acquis par le » Joint Distribution Committee », organisation caritative américaine, mais il est géré par le Foyer Ouvrier Juif dont le siège était situé à l'époque au 15 rue Béranger à Paris. Le F.O.J. dépendait du Jewish Labor Committee, aux Etats-Unis, et était situé politiquement à gauche (tendance Dov-Ber Borochov) tous les deux proches du Poalé Sion Le château Rose qui s'est appelé également Nahum Aronson House a reçu à l'origine des enfants dont les parents ont été tués ou déportés. Il en a accueilli au total 34, nés entre 1937 et 1942. Le F.O.J. a eu également la charge d'une autre maison d'enfants, le château Saint Corneille à Verberie, dans l'Oise, qui était uniquement une colonie de vacances.

J'ai donc eu dans mon groupe une partie de ces enfants. A la sortie de la guerre ceux -ci étaient complètement démunis et, le 9 novembre 1945, le comité du F.O.J. demande au comité des marchands forains des vêtements d'hiver à leur intention. En 1945, se tient au château Rose un congrès du F.O.J. Ce lieu a servi également au regroupement de l'Alyah des jeunes venus principalement de Pologne : voir à ce sujet le témoignage de Stella Gertner, rescapée de Pologne et monitrice au château Rose de 1947 à 1949, cité par Katy Hazan dans « Les orphelins de la Shoah » .

Dans l'immédiat après-guerre, le château Rose était dirigé par Morcheles, son premier directeur, qui avait travaillé auparavant à Varsovie. Par la suite il a reçu en colonies de vacances des enfants qui cohabitaient avec les permanents. En 1955 et 1956, lors de mon séjour, il y avait environ 70 à 80 enfants et le directeur était Lejzer Makowsky aidé par Rosen et surtout Georges Katucherski dont la femme Annette s'occupait des plus jeunes.

Comme on l'a vu, les enfants rescapés qui vivaient toute l'année aux Andelys allaient à l'école locale et les plus méritants poursuivaient leurs études après le cours complémentaire. Il faut préciser qu'à l'époque les Andelys ne possédaient pas de lycée et que beaucoup d'élèves arrêtaient leur scolarité après l'obtention du brevet d'études élémentaires. Que faisaient les permanents du château Rose, qui n'étaient pas admis au cours complémentaire ? Impossible de le savoir. M. Louis, qui a été leur instituteur de 1957 à 1959 m'a raconté que c'étaient des enfants très doués qui dépassaient rapidement le niveau moyen de la classe. Pour la fête de l'école, les résidents du château Rose venaient présenter des danses israéliennes : M. Louis se rappelle d'une chanson Hava Nagilah. Au fil des

années, les jeunes rescapés de la guerre ont pris leur envol et ont très bien réussi, de même que ceux qui y passaient leurs vacances d'été. Certains habitent les Etats-Unis tel Pierre Jacques Herszdorfer, qui y a été hébergé de 1945 à 1953 et qui réside actuellement à Houston. Parmi les enfants qui ont passé leurs vacances soit aux Andelys, soit à Verberie, on trouve Eliane Yaël Grimberg et Rosette Sultan qui m'ont fourni des renseignements, mais également Noémie Kertesz, fille du directeur, Maier Wantretair, Jean Claude Kuperminc, Albert Beckmann, Marcel Katuchersky, fils de Georges, Simon Epstein, Henry Weber ex sénateur socialiste, Richard Gotainer, chanteur humoristique .Le château Rose a été désaffecté et vendu en 1968 à la famille de monsieur Beckmann un des administrateurs du F.O.J. La famille Beckmann s'en est servi comme résidence de vacances. En 1985, un pyromane y met le feu et tout le second étage est dévasté. Le vaste domaine est acheté par une entreprise qui y construit des logements sociaux, probablement aidée par la mairie. Il m'a paru normal que le minimum, pour la mémoire des enfants du château Rose et de leurs parents disparus, était de faire connaître son histoire et d'inciter la mairie des Andelys à apposer une plaque à son emplacement.

Après nos démarches à la mairie, M. Frédéric Duché, maire des Andelys a programmé une commémoration le 8 mai 2019. Cela a été une cérémonie très émouvante suivie par une grande partie de la population des Andelys très curieuse de connaître ce lieu dont la plupart n'avaient jamais entendu parler. Après le discours du préfet, du maire et de différentes personnalités, une plaque avec une photo et un texte expliquant l'importance de ce lieu a été apposée à l'emplacement où a été bâtie une cité H.L.M.

Depuis lors j'ai appris que des enseignants conduisent leurs élèves sur ce lieu et leur expliquent son importance.

André Cohen

L'inextricable combat contre l'antisémitisme?

Depuis le 7 octobre 2023, les actes antisémites en tous genres frappent le monde occidental. Rien n'est épargné, synagogues visées, stèles mémorielles souillées ou détruites, agressions sur des personnes dans la rue y compris des enfants sans bien sûr omettre plusieurs attentats meurtriers.

Ce cycle infernal peut-il s'atténuer pour disparaître dans un proche avenir ?

Tout d'abord il existe un fond d'hostilité envers les juifs dans le monde arabo-musulman lié aux premières alya vers la Palestine en passant par la création de l'état d'Israël et tous les conflits qui ont suivi. Des ouvrages tels que « le protocole des sages de Sion » et « Mein kampf » ont connu de véritables succès au sein de cet ensemble arabo-musulman. Il est dommage qu'il n'existe à notre connaissance aucune étude universitaire d'ensemble qui recense l'ampleur de ce phénomène. Bien sûr les migrations récentes transportent cette hostilité dans les pays d'accueil.

De nombreux observateurs mettent en cause un antisémitisme de gauche lié à un antisionisme de plus en plus assumé publiquement. Tout d'abord l'existence d'un antisémitisme de gauche n'est en soi pas nouveau, il visait les Juifs comme symboles de l'argent et du capitalisme, bien sûr il s'est très atténué lors d'affrontements sociétaux tels que l'affaire Dreyfus et encore plus avec le nazisme et ses tragiques conséquences. Néanmoins, le courant communiste lié au stalinisme ne s'est pas privé, déjà sous la banderole de l'antisionisme, de viser les Juifs en tant que tels. Aujourd'hui le conflit qui oppose Israël à l'axe dit de la résistance (Hamas, Hezbollah, Iran, Houthis) libère une parole qui veut délégitimer le pays issu du sionisme et par extension tous les Juifs dans le monde supposés apporter un soutien à cet état source de tous les maux.

Les dirigeants israéliens actuels, premier ministre en tête, n'arrangent pas le débat puisqu'ils qualifient pratiquement toute critique de leurs actes de version actualisée de l'antisémitisme. Du coup ils valident eux-mêmes les fossés qui se creusent. Il faut bien comprendre ce qui se passe au sein d'une bonne partie de l'opinion publique mondiale. Un raisonnement, peut être simpliste mais largement partagé, a l'effet d'un tsunami « Si le Hamas a fait preuve de cruautés innommables le 7 octobre 2023, Israël dans sa vengeance a commis 50 fois plus de crimes compte tenu des morts à Gaza, des destructions et des restrictions de l'aide humanitaire ». Peu importe que les combattants du Hamas se mêlent en permanence à la population, s'établissent dans les hôpitaux, les écoles et les mosquées, peu importe la propagande et les fausses nouvelles, peu importe les détournements partisans d'approvisionnements, peu importe les otages, le différentiel des victimes et des dégâts balayent toutes les objections. Il ne faut pas croire que le fragile cessez le feu actuel au Proche-Orient, même s'il persiste, va rapidement détendre l'atmosphère. La cause palestinienne est devenue trop emblématique et populaire, elle constitue un potentiel de mobilisation indéniable. Donnons en deux exemples européens. En Espagne la gauche au pouvoir ne réussit ni à faire adopter un budget ni à faire voter un projet de loi emblématique comme celui sur l'immigration mais elle parvient à souder des foules immenses en solidarité aux Palestiniens. En Italie les gauches échouent lamentablement à ébranler le gouvernement d'extrême-droite et droite d'Angela Melloni, mais elles réussissent à occuper l'espace public autour des Palestiniens. Que ce soit aux Etats-Unis et en Europe il y a suffisamment de mouvements qui vont continuer de demander justice pour les Palestiniens, exigeant que la CPI juge et condamne, entravant la venue des équipes sportives et des artistes de l'état hébreu avec forcément en toile de fonds d'autres actes qui viseront des cibles juives.

Alors comment sortir de telles impasses ? Tout d'abord il ne faut pas croire à une solution efficace à court terme par le renforcement des enseignements à l'école sur l'antisémitisme. Ils sont certes essentiels

mais dans l'ambiance régnante nul n'empêchera les interruptions caricaturales du type « Monsieur/Madame, vous nous parlez de la shoah mais c'est pour justifier Israël, parlez-nous plutôt de Gaza et du génocide qui s'y est déroulé ». Aussi aguerris soient les enseignants, difficile de ne pas chercher à éviter certains sujets.

Deux conditions générales externes peuvent faire diminuer la pression antisémite actuelle, l'une concerne Israël, l'autre les pays arabo-musulmans.

Côté israélien, est-il possible de renoncer à l'annexion de la Judée-Samarie et de reconnaître l'aspiration justifiée des Palestiniens à un état ? A priori rien n'est évident comme l'ont montré les votes à la Knesset lors de la récente visite en Israël du vice-président américain. Y compris parmi les partis de droite opposés à Netanyahu le souhait du Grand Israël persiste avec la volonté de le concrétiser. Pour le moment l'Amérique de Trump, tenue par ses accords affaristes, entre autres avec le Qatar et la Turquie, empêche l'annexion de la Cisjordanie. Mais il faudrait un changement de logiciel au sein de la société israélienne, une prise de conscience qu'un petit pays pris dans les contradictions de la géopolitique mondiale ne peut tout se permettre. Israël n'est pas les Etats-Unis de Trump qui revendiquent le Canada et le Groenland, Israël n'est pas la Chine qui peut étouffer les Tibétains et les Ouighours, Israël n'est pas la Russie qui a pu écraser les Tchétchènes. Ce serait une erreur de ne pas le comprendre, car une révolte des Palestiniens de Cisjordanie malgré la répression et les colons, entraînerait comme à Gaza une internationalisation échappant à un équilibre consenti de part et d'autre avec les garanties réciproques qui s'imposent.

Côté sphère arabo-musulmane, peut-être via les pays du Golfe, est-il possible de réintroduire la part d'histoire commune durant des siècles avec les Juifs ? Il s'agit d'accepter une réintroduction de moments civilisationnels souvent chaleureux et productifs mais parfois plus sombres. Il s'agirait de se départir de la vision univoque d'un état d'Israël comme dernier bastion du colonialisme occidental et de développer une capacité d'analyse critique des différentes phases du conflit israélo-arabe.

De telles lignes relèvent de la pure utopie diront les détracteurs de cette vision. Pourtant depuis le 7 octobre 2023 et la guerre à Gaza, l'antisémitisme est lié à l'affrontement du Proche-Orient. Nous pouvons estimer absurde, aberrant, inacceptable et dangereux de confondre les Juifs du monde entier et les dirigeants israéliens actuels, mais c'est devenu un fait. Il n'y a pas de sortie de l'antisémitisme actuel sans un processus de paix équilibrée entre Israéliens et Palestiniens.

Daniel Richter (octobre 2025)

Les messianistes ou Israël à la croisée des chemins

Nous sommes tous concernés et déchirés par ce qui se passe en Israël et à Gaza en particulier. Une situation dont on ne voit pas l'issue tant dans les relations de

l'Etat d'Israël avec l'extérieur que dans le fonctionnement politique interne.

Un article publié dans le journal Haaretz le 10 juillet dernier ⁽¹⁾ et repris par JCall a au moins le mérite de montrer qu'Israël est à la croisée des chemins. Soit Israël continue le chemin tracé par ses pères fondateurs, soit il prend celui que veulent lui faire suivre les "messianistes".

Apparus après la bataille pour la création de l'Etat - créé contre leur volonté - ils veulent, maintenant que les marrons sont tirés du feu, faire d'Israël un Etat théocratique.

Theodor Herzl avait demandé dans "*L'État juif*" : " *Que la souveraineté nous soit accordée sur une portion du globe suffisamment vaste pour satisfaire les besoins légitimes d'une nation*".

A quoi les "messianistes" rétorquent : pas du tout. Il faut " établir un royaume de prêtres et une nation sainte. Et ramener la présence de Dieu ».

A la suite de quoi ils ont armé le bras de l'assassin de Yitzhak Rabin.

Pour les "messianistes", la terre d'Israël, est le grand Israël. "Toute proposition de cession de parties de la Terre d'Israël... est comme un déni de la mission du peuple juif et... un acte illégal." Ce qui clôture toute discussion pour une paix future.

Le rêve sioniste reposait sur des principes démocratiques et une majorité juive : égalité des droits, protection des droits des minorités, appartenance à la communauté des nations, séparation de la religion et de l'Etat, et équilibre des pouvoirs. Ce rêve est en soi-même déjà passablement écorné mais c'est un rêve qui se transformerait en cauchemar si les messianistes arrivaient à leurs fins.

Je crois que des Juifs "laïques" ne peuvent en aucune façon endosser le point de vue des messianistes. Il est vrai que ce conflit peut déboucher sur un affrontement brutal : si les messianistes en sortent vainqueurs les Juifs diasporiques que nous sommes n'auront plus qu'à se retirer de ce combat douteux, se retrancher sur leur héritage millénaire et se consacrer à la conservation des multiples cultures juives. Bien triste perspective !

Is. Jacobowiez

(1) Shaul Arieli, Historien et chercheur sur le conflit israélo-palestinien, Colonel de réserve

Ma parole, les Juifs, c'est trop compliqué.

Etre juif n'a jamais été de tout repos, mais depuis quelques temps, c'est devenu une discipline olympique où, pour triompher, il faut faire montre d'une patience et d'une endurance hors du commun. Cela a été vrai hier, cela le demeure aujourd'hui : le Juif ne peut jamais se reposer sur ses acquis. Il lui faut sans cesse se battre pour tenter d'exister et prouver que ses intentions sont louables.

Le destin du Juif n'a jamais été tranquille. Rares furent les moments dans son histoire où il eut le temps de souffler. Si son seul crime fut de vouloir demeurer fidèle aux commandements de la loi mosaïque, le prix à payer en fut exorbitant. Il a été pourchassé, humilié, vilipendé, exilé, déporté, gazé, et malgré ce

déferlement de haine, il a essayé de ne jamais dévier de sa route, obstination qui évidemment a contribué à renforcer encore un peu plus son rejet.

Finalement, il apparaît que le plus grand reproche qu'on puisse adresser aux Juifs, c'est de se présenter sous un jour si compliqué qu'au bout du compte, personne n'y comprend rien. Même le Juif a du mal à se comprendre. Comment voudriez-vous qu'une personne saine d'esprit puisse comprendre un individu qui tantôt remet son existence entre les mains de Dieu, d'autres fois s'en méfie au point de la renier, voire même refuse de lui accorder tout crédit - attitude apparemment contradictoire qui n'empêche nullement chacun de se sentir pleinement juif -.

Comment peut-on être juif et incroyant ? Comment peut-on se réclamer d'un Dieu auquel on ne croit pas ? Comment peut-on prétendre avoir été choisi d'entre tous pour incarner le Verbe divin et, en même temps, subir catastrophe sur catastrophe, une succession de calamités qui vient contredire la promesse biblique d'être choyé et protégé sur mille générations ? Comment être contre Dieu et pourtant avec lui ? Comment honorer un Dieu qui ne cesse de vous abandonner à votre triste sort ?

D'autres auraient renoncé depuis longtemps. Le Juif, non. Il tient à ce caractère équivoque comme à la prunelle de son prépuce disparu. Il s'en réclame, s'en vante, s'en enorgueillit. Il est une contradiction vivante qui forcément interroge et interpelle. Et quand vous rajoutez à cela sa déclinaison entre ashkénazes et séfarades, orthodoxes et modernes, à laquelle vous superposez la création d'un pays bâti sur les cendres de ses récits bibliques, vous obtenez un résultat détonnant qui incendie les imaginaires.

D'avoir survécu à toutes les catastrophes possibles et imaginables confère au juif un caractère inoxydable qui peut effrayer tout comme susciter l'admiration ou le rejet. Voir les trois en même temps. Sinon, comment expliquer les passions déraisonnables dont il est constamment l'objet, cette manière de se retrouver, quoi qu'il fasse ou pense, au cœur de l'actualité ?

Sitôt s'interrogent-ils sur les Juifs en général, des gens très raisonnables peuvent tenir des discours incohérents : ils bafouillent des inepties si grossières qu'on peine à reconnaître leur intelligence pourtant bien réelle. Comme si le simple fait de parler des Juifs rendait fou ou provoquait dans le cerveau des courts-circuits empêchant la raison d'exercer son magistère.

Cette folie, parce que s'en est une, s'explique par la somme des contraires que le Juif exalte. Le Juif est un mystère à lui-même. Dès lors, comment voudriez-vous que ceux qui ne le sont pas y comprennent quoi que ce soit ? Ce serait comme essayer de composer un repas avec des convives qui seraient végétariens tout en ne l'étant pas vraiment mais qui pourtant crieraien au scandale si vous leur serviez un rôti de bœuf ; et qui néanmoins trouveraient à redire si jamais de tout le repas, vous ne leur proposiez même pas un morceau de viande à déguster !

Les Juifs sont à l'image de leurs livres sacrés, limpides mais en même temps d'une complexité

insondable, apparente contradiction qui donne naissance à une litanie de commentaires auxquels, pour les comprendre, il faut adjoindre une couche de nouveaux commentaires, eux-mêmes si obscurs qu'ils nécessitent l'apport de commentaires supplémentaires, et ainsi de suite, dans une surenchère interprétative qui jamais ne prend fin.

Les Juifs sont toujours à la fois en dedans et en dehors. Au coeur de l'histoire et, en même temps, à côté. Cette condition, ils ne l'ont pas forcément choisie mais ils la subissent sans pouvoir s'en défaire. Ils sont les spectateurs et les acteurs d'un drame où on leur fait jouer les premiers rôles alors qu'au regard de leur nombre et de leur importance, ils ne devraient être que des seconds couteaux.

On attend des Juifs mille merveilles, mais s'ils les accomplissent aussitôt on le leur reproche - Israël en étant l'exemple le plus frappant. Qui aurait pu penser que ce minuscule pays, construit sur du sable et habité en partie de survivants ayant échappé au pire des génocides, puisse devenir un jour un pays moderne capable de résister à toutes les agressions possibles ? Mais d'Israël on exige l'impossible. De subir des assauts mais de ne pas y répondre. De se défendre mais dans des limites qui de facto amèneraient ses nombreux ennemis à le frapper encore. D'exister mais de ne jamais triompher de ses adversaires. D'incarner encore et toujours ce peuple voué à disparaître mais dont la disparition même serait vécue comme l'annonce de l'Apocalypse.

Bref, les Juifs, c'est compliqué. Très compliqué. Trop, peut-être.

Laurent Sagalovitsch*

*blog You Will Never Hate Alone

Haviva REIK - Parachutée pendant la guerre en Slovaquie



Dans l'Europe occupée par l'Allemagne nazie, la résistance juive s'était manifestée par des soulèvements, des actions de partisans et par des actions individuelles. On n'insiste pas suffisamment sur la part prise par les femmes dans la résistance.

Certaines ont été parachutées en pays ennemi, comme Haviva Reik.

Haviva naît en 1914, dans l'Empire austro-hongrois. Quatre ans plus tard, après les bombardements de territoires suite à la Première Guerre Mondiale, elle va vivre dans un état fédéral, la Tchécoslovaquie. Avec la Seconde Guerre Mondiale, il deviendra la Slovaquie, état satellite de l'Allemagne. Les Juifs constituant environ 4,5 % de sa population.

Haviva est la dernière-née d'une fratrie de sept enfants. Le père Arpad, aimant l'alcool et les cartes, ne parvient pas à entretenir sa nombreuse famille. Emma la mère, femme remarquable, maintient, éduque ses enfants, lesquels tout jeunes se louent pour des travaux domestiques. Seule Haviva, petite fille très éveillée, si intelligente va à l'école et à 17 ans commence des

études de commerce pour deux ans. Engagée dans une entreprise de machines agricoles, elle réussit brillamment. Elle reverse son salaire à sa mère.

La famille n'a pas de traditions religieuses juives, mais face aux remarques antisémites qui lui sont adressées, Haviva s'interroge sur son identité juive. Cette quête identitaire la conduira au sionisme. Elle rejoint le mouvement du Hashomer Hatsaïr, et comme elle ne fait rien à moitié, elle y deviendra très active. C'est au sein du mouvement qu'aura lieu sa rencontre avec Avraham Martinowicz et ils se marieront en 1938.

Durant cette année, année de l'Anschluss - invasion de l'Autriche par les armées de Hitler -, se produit en Slovaquie la scission avec les Tchèques et l'installation d'un régime pronazi : à sa tête monseigneur Joseph Tiso. Des lois anti-juives sont promulguées et débutent les persécutions. Grâce à l'organisation sioniste, le couple parvient à quitter le pays et après un voyage tourmenté parvient dans la Palestine sous mandat britannique.

En Eretz Israël, ils s'installent au kibbutz Maanit à Karkur. Pour ces jeunes venus d'un pays de neige, l'acclimatation est difficile. Ils dorment sous la tente où la chaleur s'introduit de jour et de nuit. La nourriture est différente : Haviva souffre de dysenterie et pourtant elle participe comme les autres kibbutzniks aux travaux dans les champs, tout en mettant toutes ses qualités et son sens de l'organisation au service du kibbutz. Mais bientôt les relations dans le couple se détériorent : elles sont dues à un désaccord idéologique. Avraham se tourne vers le communisme, il veut œuvrer pour la libération de tous les peuples par la révolution mondiale. Haviva, elle, veut participer à la construction d'un nouveau pays, de son pays. Ces orientations si différentes les éloignent l'un de l'autre.

Cette période d'adaptation à la vie dans le kibbutz tient Haviva à l'écart des informations sur les persécutions des Juifs pendant la guerre en Europe. À deux moments précis de son existence en Palestine, la prise de conscience des massacres commis par les nazis l'amènera à prendre des décisions qui vont changer sa vie.

En 1942, alors qu'elle assiste à une conférence au kibbutz Mishmar Haemek, elle prend connaissance des exactions en train d'être commises par les Allemands dans l'Europe occupée.

Elle apprend aussi à cette occasion, l'existence de l'armée juive clandestine en Palestine. Durant cette période troublée par les attaques des kibbutzim par des Arabes, les Britanniques acceptent la formation d'une police juive de défense, la Haganah qui reçoit un entraînement armé. À vingt-huit ans, Haviva, femme énergique, prête à agir pour la défense du pays, s'y engage en mai 1942. L'entraînement des volontaires se déroule d'abord au kibbutz Ein Hoshefet. En hiver 1943, l'unité de Haviva se déplace en Galilée. Elle apprend le maniement de différentes armes et obtient le grade d'officier. Elle ne craint pas de s'exposer et participe aux patrouilles dans les endroits les plus dangereux.

Par le canal des mouvements sionistes de Varsovie, parviennent en Palestine, mais bien tard, les informations sur les terribles conditions de survie dans les ghettos, sur l'existence des camps d'extermination. La Haganah prépare des plans de parachutage de membres bien entraînés derrière les lignes allemandes en Yougoslavie, Roumanie, Autriche, Hongrie (parachutage de Hannah Szenes) et Slovaquie (Haviva Reik). Ces groupes sont assignés par la Haganah à tenter d'organiser dans le pays l'aliya des Juifs menacés et créer sur place des unités de combat contre l'ennemi nazi.

La logistique des parachutages est assurée par les Britanniques qui posent aux candidats deux conditions : ils doivent être originaires du pays, et ces groupes doivent assurer le contact avec l'armée anglaise. En avril 1944, Haviva se présente devant la commission britannique : elle est Slovaque, son motif est de sauver sa mère et ses frères et sœurs en danger. Elle est acceptée. Son groupe se compose de trente-deux membres qui sont tous envoyés au Caire pour un entraînement de six semaines par la British Royal Air Force. Dans le cadre de leur mission le groupe part à Bari, dans le sud de l'Italie. C'est de là que partent les bombardiers, puis des avions américains transportent les parachutistes à leur destination.

En septembre 1944, Haviva parvient en Slovaquie près de la ville de Banska-Bystrica, lieu de sa naissance. Elle apprend qu'entre le 20 mars et le 20 octobre 1942, 60 000 Juifs ont été déportés à Auschwitz ou Majdanek et parmi eux sa mère, ainsi que toute sa famille. Elle est arrivée trop tard pour les sauver. Les conditions de survie du reste des habitants sont épouvantables, la misère, l'entassement et surtout la famine. Haviva reprend contact avec le noyau du Hashomer Hatsaïr existant pour faire face à cette situation. Elle ouvre une cantine pour ces affamés. Elle est considérée comme un ange venu d'ailleurs.

Ce groupe de volontaires, dont elle fait partie, assistent les parachutistes américains pour les conduire en lieux sûrs. Ils sauvent 60 prisonniers de guerre. Haviva entre en contact avec le troisième bataillon de partisans slovaques, presque entièrement composé de Juifs pour combattre avec eux. C'est au sein du Hashomer Hatsaïr qu'elle rencontre à nouveau un grand amour.

L'année 1944 est catastrophique pour les Juifs encore en vie dans l'Europe occupée. Au printemps 440 000 Juifs sont gazés à Auschwitz.

En été, les SS entrent en force en Slovaquie. En octobre se produit un soulèvement slovaque dont la répression par les Einsatzgruppen est effroyable. Ils reprennent dans le même mouvement les Aktionen contre les Juifs à Banska-Bistrica. Le groupe de parachutistes, dont Haviva, fuit dans les montagnes des Carpates et s'installe dans un camp près du village de Bukovets. Le 30 octobre, les nazis sur leurs traces, entourent le camp et ouvrent le feu. Le temps est favorable aux combattants. Par un dense brouillard Haviva et quelques camarades parviennent à fuir mais

ils sont poursuivis par un détachement d'Ukrainiens et seront arrêtés.

Dans la prison, Haviva Reik subit des interrogatoires avec tortures pour révéler les conditions de son parachutage. Après un court procès, elle est condamnée à la mort. L'exécution a lieu le 20 novembre 1944.

À trente ans, pérît cette femme valeureuse. Un Institut d'archives et de recherches en Israël porte son nom : *Givat Haviva*

Larissa Cain

« LE SYNDROME K »

En guerre

En 1943, la guerre embrase le monde. En Europe, les armées de l'Axe reculent sous les coups de boutoir des Alliés. Ces derniers ont débarqué en Sicile en juillet et progressent vers le nord de la Péninsule au prix de durs combats.

Le régime italien, dont les troupes ont été défaites en Afrique du Nord, vit ses dernières heures. Le 25 juillet, mis en minorité par le Grand conseil fasciste, Mussolini est arrêté et son parti dissous. Le nouveau gouvernement du maréchal Bodoglio prend des contacts secrets avec les Alliés et le 8 septembre, un armistice est signé. La réaction de Hitler est immédiate. Tandis que des parachutistes allemands délivrent Mussolini interné au Gran Sasso,¹ des troupes allemandes avec des renforts venus d'Autriche et des Balkans occupent le nord et le centre du pays. Elles désarment et internent la plupart des soldats italiens qui s'y trouvent (ceux-ci seront déportés en grande partie en Allemagne).

Le 10 septembre, les Allemands s'emparent de Rome malgré les efforts de la résistance locale. Le *Feldmarschall* Albert Kesselring établit son quartier général dans la capitale. Avec l'aide de milices fascistes locales encore fidèles au *Duce*, il instaure un régime de terreur.

Le troc

Le 26 septembre, dans la prison de la *via Tasso*, où il torture des partisans antifascistes tombés sous sa coupe, le SS Herbert Kappler, chef de la Gestapo, convoque des représentants de la communauté juive de la ville. Il leur ordonne de lui remettre dans les trente-six heures cinquante kilos d'or, faute de quoi il organisera des déportations. Après une collecte menée dans l'affolement, l'or lui est remis et envoyé à Berlin². Mais c'est un marché de dupes : en effet, Kappler a déjà prévenu Rudolf Hoess, commandant du camp d'Auschwitz-Birkenau, qu'il allait lui faire parvenir un « chargement » de plus de 1.000 juifs destinés à faire l'objet d'un « traitement spécial » recommande-t-il.³ Puis il organise la chasse aux Juifs.

¹ il fondera ensuite à Salò, au bord du lac de Garda, l'état fantoche de la République sociale italienne ,qui se rendra coupable de nombreux crimes.

² On retrouvera cet or, la guerre terminée, dans une caisse située à l'écart dans le bureau d'Ernst Kaltenbrunner, chef du RSHA (*Reichssicherheitshauptamt* Office central de la sûreté du Reich) Sans doute comptait-il s'en emparer pour son usage personnel.

³ Encore à cette époque, et jusqu'à la fin de la guerre, le langage de l'extermination restera systématiquement « codé ».

La rafle

A l'aube du 16 octobre, qu'on appellera plus tard le « samedi noir » (*sabato nero*) les soldats allemands encerclent plusieurs quartiers de Rome comprenant l'ancien ghetto, où une grande partie de la communauté juive vit confinée depuis le début de l'occupation⁴. Plus de mille personnes sont arrêtées, dont 200 enfants. Trois jours plus tard, ils sont convoyés vers Auschwitz-Birkenau. Seize d'entre eux survivront, mais aucun enfant.

Bien que cette rafle se soit produite « sous les fenêtres du Vatican », le pape Pie XII qui a pourtant condamné en 1937 le racisme hitlérien dans l'encyclique *Mit brennender Sorge* (« Avec une brûlante inquiétude »), demeure silencieux alors qu'il est directement informé de l'évènement, comme en témoignera la princesse Enza Pignatelli, qui vient d'assister à la rafle⁵.

Cependant quelques Juifs parviennent à se soustraire à ce piège mortel, souvent grâce à l'aide de citoyens romains. Certains trouvent refuge dans des couvents ou des monastères, où ils sont exfiltrés de la ville, en particulier par le réseau de Mgr. O'Flaherty , qui a participé auparavant à la collecte d'or imposée par les nazis⁶.

D'autres empruntent le *ponte Fabricio* enjambant le Tibre pour rejoindre la petite île de Tibérine (*Isola Tiberina*.) Là, au cœur d'une luxuriante végétation, comme isolé des tourments du monde, se dresse un vieil hôpital datant du XV^e siècle, tenu par l'ordre hospitalier espagnol *Fatebenefratelli* (« faites le bien, frères »)⁷. Les fugitifs s'y réfugient, sachant qu'ils pourront bénéficier d'un secours.

L'hôpital

Giovanni Borromeo, le directeur de l'établissement est un fervent catholique, antifasciste de longue date. Pendant la Grande guerre, encore étudiant en médecine, il a servi comme infirmier. Devenu médecin, il est parvenu en 1943 à exercer au sein de cet hôpital religieux qui présente à ses yeux un grand

⁴ Ce ghetto, imposé par la papauté en 1555, a existé jusqu'en 1870 , date du rattachement de Rome au royaume d'Italie. Il sera le dernier à exister dans l'Europe occidentale avant qu'ils ne soient rétablis par l'Allemagne nazie en 1933.

⁵ Le 28 octobre 1943, Ernst von Weizsäcker, ambassadeur d'Allemagne près le Vatican, à qui on doit cette expression « sous les fenêtres du Vatican » rassure son gouvernement : « Le pape, bien que sollicité par diverses parties, n'a pris aucune position contre la déportation des juifs de Rome et a fait tout son possible afin que cette délicate situation ne puisse compromettre ses rapports avec le gouvernement allemand et les autorités allemandes de Rome. » Il faut souligner néanmoins que Pie XII a recueilli en 1943 au Vatican des réfugiés juifs venus de l'Italie du Nord mais est resté là encore silencieux, laissant à l'*Osservatore Romano* le soin d'exprimer l'indignation de l'Église. Dès la libération de Rome, il insistera auprès de l'Etat-major allié pour que les soldats noirs soient interdits de pénétrer dans la ville sainte. Lorsqu'il était nonce apostolique en Allemagne, le futur pape s'était déjà associé à la campagne internationale de dénigrement lancée par le parti nazi contre les soldats noirs de l'armée française, accusés de violer les femmes allemandes et de répandre la syphilis.

⁶ Après la guerre, cet évêque irlandais sauveur de nombreux soldats alliés et d'Italiens juifs ira visiter dans sa prison Herbert Kappler, l'organisateur de la rafle, et aidera sa conversion au catholicisme peu avant sa mort.

⁷ De nos jours, l'Ordre, qui porte aussi le nom de Saint Jean de Dieu (*Orden Hospitalaria de San Juan de Dios*.) est présent dans plus de 50 pays et administre environ 300 établissements de santé.

avantage : tenu par un ordre d'origine espagnole, il est considéré de ce fait comme une zone d'extraterritorialité échappant aux contrôles des chemises noires de Mussolini. Dès sa prise de fonction, Borromeo s'est allié à deux médecins. Le premier, Adriano Ossicini, avait déjà échappé à plusieurs reprises à la prison pour activités antifascistes. Le second, engagé sous le nom de Vittorio Salviucci, pseudo de Vittorio Sacerdoti, avait été exclu comme Juif de l'hôpital d'Ancône où il pratiquait. Depuis le début de l'occupation nazie, ces trois hommes offrent une assistance médicale et parfois une cachette à des juifs de la ville ou à des blessés des groupes de partisans cachés dans les forêts avoisinantes. Ils maintiennent un contact avec ces derniers grâce à un émetteur radio dissimulé dans les caves de l'hôpital. Ils correspondent en particulier avec le *Fronte militare clandestino* du général Roberto Lordi, dont les partisans tiennent les abords de la capitale.

Dès l'arrivée des fuyards du ghetto à l'hôpital, Borromeo sait que les nazis qui les poursuivent ne vont pas tarder à se manifester. Il faut les soustraire au plus vite à ce danger.

Une semaine plus tard, en effet, les Allemands se présentent à l'entrée de l'hôpital. Un sergent SS et quatre hommes exigent d'inspecter les lieux. Borromeo se propose naturellement de les guider. A sa suite, le groupe arpente les couloirs.

Après quelques vérifications d'identité qui ne révèlent aucun suspect, le groupe arrive devant deux portes fermées, marquée « hommes » pour la première, « femmes et enfants » pour la seconde. Une autre inscription est très visible : *Morbo di K.* (maladie K.) Borromeo leur explique que ce terme désigne une atteinte neurologique mortelle, très contagieuse dont il énumère les symptômes, qui vont de la simple toux à l'asphyxie. De l'autre côté de la porte, dans leurs lits, les fuyards du ghetto s'appliquent selon les consignes à tousser le plus fort possible pour justifier leur atteinte par ce mal... qui est dans la réalité une pure invention de l'équipe de médecins, destinée à les soustraire à toute intrusion allemande, avec la complicité du personnel et des moines du monastère⁸. Les Allemands hésitent. Peuvent-ils risquer de contracter une si terrible maladie simplement pour rechercher quelques Juifs, d'autant que dans leur esprit nourri de la propagande nazie rôde sans doute l'idée que le juif est porteur de maladies susceptibles de s'attaquer aux Aryens ? Aussi font-ils finalement demi-tour.

Le subterfuge a réussi.

Après le départ des visiteurs, Borromeo et ses amis parviendront à faire quitter les lieux à leurs malades imaginaires. Mais bien vite, d'autres fugitifs leur succèderont, dont les dossiers porteront l'indication à

⁸ Nul ne sait exactement comment et par qui est venue l'idée de baptiser ce pseudo-syndrome du nom de K. Il est possible que ce soit en référence ironique à Kappler, le chef de la gestapo de Rome ou encore au général Kesselring. On peut aussi avancer le nom du célèbre médecin allemand Robert Koch, découvreur du bacille responsable de la tuberculose, affection qui provoque des quintes de toux et se transmet par voie aérienne.

l'encre rouge *Morbo di K.* Autant de personnes en danger dont l'hôpital assurera la vie sauve puis l'acheminement vers des lieux plus sûrs.

Le 4 juin 1944, les troupes américaines entrent dans Rome, faisant de la ville la première capitale européenne libérée des forces de l'Axe. Les camps de concentration mussoliniens, dont certains sont ouverts depuis les années vingt pour les opposants politiques, sont enfin vidés. Huit mille Juifs y ont trouvé la mort, Ce qui est très peu comparé à certains pays comme la France, où leur nombre total a atteint environ 79.000.

Le docteur Borromeo, après avoir occupé le poste de conseiller à la santé de la municipalité romaine, mourra dans les murs de son hôpital le 24 aout 1961. Il sera reconnu en 2004 "Juste parmi les nations".

De nos jours, à l'entrée de l'hôpital Fatebenefratelli est scellée une plaque commémorative. On peut y lire ces quelques mots : « *Ce lieu a été une lumière dans les ténèbres de l'holocauste. Notre devoir moral est de nous souvenir de ces héros afin que les générations futures puissent les connaître et en prendre la mesure* »

Michel Levine.

Sources

Bibliographie Jennings(Christian) Syndrome K : How Italy resisted the final solution. The history press. 2022
Kertzer (David.I) Le pape et Mussolini. Editions les Arènes. Paris 2016
Poliakov(Léon) Bréviaire de la haine. Calmann-Levy 1951
Zucotti(Suzan) The Italians and the Holocaust Persecution. Rescue and Survival. Basic books, New-York 1987.

Articles de presse et sites web Buscemi(Francesco) "K syndrome, the disease that saved," *History Today*, 69; no.3, 2019.
Chartier(Sixtine) Pie XII face à la Shoah. La Vie. 15/07/2022Fisher (Howard) Syndrome K and the Fatebenefratelli Hospital. Hektoe International. Uppsala, Sweden 2021
Pima(Lauren) . "Le syndrome K, la maladie imaginaire qui a sauvé des juifs en 1943, *cultea.fr*, 2021.
Piot(Jean-Christophe) . "Morbo di K," *Histomède.esanum.fr*, 2020.
"Le syndrome K, la fausse maladie qui a sauvé une centaine de juifs italiens en 1943" - *Slate.fr* (septembre 2023)
"Le syndrome K, la maladie imaginaire qui sauva des Juifs en 1943" - *Cultea* (mai 2021)

« Ne marche pas devant un chien

« Ne marche pas devant un chien,
Ne marche pas derrière un âne,
Ne marche pas à côté d'un imbécile ! »

Elie, qui vient de nous quitter me citait souvent ce proverbe yiddish qui lui servait, je pense, de paradigme.

Ces derniers mois, lorsque nous nous rencontrions, hélas de plus en plus rarement à cause de sa maladie, il n'évoquait plus les actes antisémites, actes d'imbéciles, qui augmentaient dans le monde.

Lui qui, avec son père Moshé, écrivit : « Un survivant ».

Nous nous étions rencontrés au Cercle Bernard Lazare, en 1967. Quelques années plus tard la rencontre avec Jean Torstein a donné le départ de cette belle aventure : la création de LdJ en 1987.

Grâce à l'impulsion d'Elie, ses connaissances, ses amis, LdJ est devenu un lieu d'accueil chaleureux pour tous, Juifs ou non-Juifs.

Elie, après plus de cinquante ans d'amitié, tu nous manques.

Raphaël-Claude Kolinka

Elie Garbarz Emblématique



Notre ami Elie Garbarz vient de nous quitter dans sa quatre-vingt huitième année à la suite d'une longue et pénible maladie comme disent les gens qui répugnent à appeler les choses par leur nom, ce qui n'était pas son cas. Il fut, en 1988, l'un des fondateurs de notre association "Liberté du Judaïsme".

Il était de cette première génération d'enfants d'émigrés nés en France dont l'un des objectifs était de réussir leur intégration dans la société française. Sans rompre, pour ce qui le concernait, les liens avec le monde ashkénaze dont il était issu. Et comment aurait-il pu oublier ce lien lui, dont le père fut déporté à Auschwitz lorsqu'il avait trois ans ?

Ce père, Moshé, avait été arrêté à Paris lors de la rafle dit du "Billet vert" et c'est du camp de Pithiviers qu'il fut déporté le 17 juillet 1942. Elie et sa mère échappèrent ensuite à la mort parce qu'un soldat allemand regarda ailleurs, ce qui leur permit de fuir.

A la suite de quoi, Elie fut placé dans une famille non juive qui ne fut pas particulièrement tendre avec lui.

C'est à quatre mains qu'ils écrivirent le récit de la déportation de son père "**Un survivant**"⁽¹⁾. Un survivant qui arriva à survivre car, orphelin de père, il avait appris dans une misérable banlieue de Varsovie à se battre contre la faim et la misère.

En rentrant de déportation son père reprit son métier de tailleur, Elie, devint polytechnicien et intégra ensuite un corps de l'Etat.

C'est en cela qu'Elie Garbarz fut emblématique. Emblématique de cette immigration juive ashkénaze qui au sortir de la misère voulut absolument que ses enfants réussissent ; emblématique par son attachement à la judéité : Elie le concrétisa en créant avec quelques amis "Liberté du Judaïsme".

Ses conseils, ses avis nous manquent déjà.

Nos pensées se tournent vers Nicole, sa compagne des dernières années à qui nous exprimons notre amitié et notre désarroi.

I. J.

1)- Moshé et Elie Garbarz "Un survivant"

(Auschwitz-Birkenau-Buchenwald 1942-1945) Ed Ramsay 2006

Monsieur Robert Badinter

et sa grand-mère Idiss

Robert Badinter est entré au Panthéon le 9 octobre 2025, date anniversaire de la promulgation de la loi portant sur l'abolition de la peine de mort, qu'il a portée en 1981. Aux nombreux hommages qui lui ont été rendus nous vous invitons à relire celui que nous lui rendions à la sortie du livre qu'il avait écrit sur sa grand-mère Idiss (Lettre de Lj n° 156).

Nous connaissons Robert Badinter comme un homme d'exception. On connaît moins le brillant étudiant. A vingt ans : titulaire d'une licence es-lettre et d'une licence en droit (1948), il part étudier aux Etats-Unis, d'où il revient à Paris (1949) avec une maîtrise en arts de l'Université de Columbia. Cinq ans plus tard, muni d'un doctorat en droit il débute sa carrière d'avocat. Avec l'agrégation en droit obtenue en 1965, il obtient un poste de Maître de conférences puis est nommé

Professeur titulaire dans plusieurs facultés de droit. Parallèlement à sa carrière universitaire il fonde un cabinet d'avocat où il s'illustrera dans quelques grandes affaires

Nous l'admirons comme éminent avocat, ministre de la Justice, professeur de droit et président du Conseil Constitutionnel. Nous sommes admiratifs de son parcours impeccable, de sa stature d'homme d'Etat, de son inlassable combat en faveur de l'abolition de la peine de mort ...

Nous savions moins qu'il était né à Paris, en 1928, de parents qui avaient fui les pogroms sévissant en Bessarabie (actuelle Moldavie) et en Ukraine - entre autres - et que son père, Simon, arrêté à Lyon en février 1943 avait été déporté au camp de concentration de Sobibor en mars de la même année et qu'il n'en était pas revenu ...

Le récit de la vie de Idiss, sa grand-mère maternelle, (1) révèle une facette touchante de Robert Badinter : celle d'un petit-fils qui regarde son enfance et célèbre l'amour qu'il a reçu de sa famille et de sa grand-mère Idiss en particulier. Tout au long du récit on perçoit l'amour qui lie le petit Robert, enfant puis adolescent, à sa grand-mère. C'est un livre du souvenir « mais qui se lit aussi comme une formidable leçon d'histoire » même si l'auteur annonce sur la quatrième de couverture «qu'il ne prétend pas être ni une biographie, ni une étude de la condition des immigrés juifs de l'Empire russe venus à Paris avant 1914 ».

A la question « pourquoi écrire ce livre maintenant ? » Robert Badinter explique : « je suis maintenant un homme âgé et j'ai eu le désir de rendre hommage à ma grand-mère maternelle que j'ai beaucoup aimée. Elle se confond avec mon enfance. Les rapports entre les grands-parents et les petits-enfants sont d'abord marqués par l'amour, plus encore que par le devoir d'éducation. J'ai conservé pour elle une grande tendresse et une reconnaissance à travers toutes ces années »... (2)

« Je regrette de ne pas lui avoir dit plus souvent combien je l'aimais ... ». Gageons que ce « témoignage d'amour » rédigé par le plus jeune de ses petits-fils au bel âge de quatre-vingt-dix ans, et dédié à ses quatre petits-enfants, a quelque peu atténué ce regret. En effet, à l'aide de ce récit d'une enfance revisité avec pudeur, « les lecteurs devinent que l'amour indéfectible d'une grand-mère pour son petit-fils constitue en réalité la fondation essentielle à la construction d'un honnête homme » (3).

Ce livre est une magnifique preuve d'affection et vous aurez à cœur de lire ce récit qui raconte l'histoire d'une famille, de son intégration dans la société française et de son farouche attachement aux valeurs de la République. On connaissait, l'intellectuel, l'écrivain, l'homme de conviction et d'action, de générosité et voici que nous apparaît l'homme tendre.

Merci Monsieur Badinter et merci ... Idiss !

Danièle Weill-Wolf

(1) Robert Badinter, « Idiss » c/o Fayard

(2) « La Dépêche » (3) Cathie Fidler (Jew Pop)

Activités de L.J.

Écho des conférences -

Denis Eckert : Traduire, n'est pas trahir ?



On connaît tous le rôle incontournable et indispensable de la traduction des œuvres littéraires d'une langue dans une autre qui permet leur diffusion à plus grande échelle. Encore faut-il que la traduction reflète au mieux le texte original, ce qui n'est pas toujours aisés.

Ce qui est arrivé au "Juifs de Belleville" ⁽¹⁾ en 1946 dépasse tout de même le sens commun. La version française a été amputée d'un cinquième de son contenu par chapitres entiers ou par lambeaux.

On se perd en conjectures sur le fait que le « massacre » se soit déroulé du vivant de l'auteur ; on peut penser qu'il était plus important pour Benjamin Schlevis d'être traduit en français que d'être pris au pied de la lettre, d'autant plus qu'il était courant en yiddish à l'époque que les textes longs soient publiés en plusieurs épisodes et parfois sous forme de nouvelles avant d'avoir atteint la taille d'un roman.

C'est ce qui a conduit Denis Eckert à reprendre la traduction dans sa totalité avec l'aide de Batia Baum. Le résultat est un fort volume de près de 550 pages qui inclut "en prime" un cahier critique sur un certain nombre de questions posées par le livre, questions qui relèvent de la langue et de sa traduction mais aussi de l'histoire et de la vie sociale. Langue pour une large part portée par des dialogues dans lesquels les traducteurs se sont efforcés de reproduire le parler si typique de ces immigrés s'exprimant en français. C'est ainsi qu'ils ont renoncé à parler de la Gare du Nord, point d'entrée sur le territoire, conservant tout au long du livre la "Gar di Nor" pour rappeler que le "u" n'existe pas en yiddish, marqueur de la langue que ces immigrés conservèrent tout au long de leur vie.

Ces immigrés, venus pour l'essentiel de l'Empire russe, puis de la Pologne arrivaient dans une France auréolée par Zola et l'affaire Dreyfus. Ils étaient largement nourris par les grands auteurs romantiques et révolutionnaires. Il n'est donc pas étonnant que Shlevis ait pris quelques libertés avec la vérité historique pour ce qui concerne les journées de 1934 en érigéant une barricade antifasciste rue de l'Orillon à proximité de la rue et du Bd de Belleville. Cette barricade n'exista que dans son imagination mais le plus drôle c'est que des historiens de métier s'y sont laissés prendre. Comme quoi on n'est jamais assez méfiant ! Il vaut mieux vérifier ses sources surtout lorsqu'elles descendent de la colline de Belleville qui en regorgent ! I.J.

1) Benjamin Schlevis "Les Juifs de Belleville".
Edition L'échappée 2025

Écho des conférences -

Johanna Lehr : Au nom de la Loi

C'est à un travail de fourmi que s'est livré Johanna Lehr en ratissant durant une dizaine d'années les archives encore accessibles de nombreuses institutions pour en tirer un travail qui fera date dans l'historiographie des persécutions antisémites durant les années 1942-1944.



Archives parfois négligées. Elles reflètent la vie et surtout la difficulté de survivre au jour le jour pour les 27 000 Juifs, dont 7000 étrangers, qui réussirent à séjourner à Paris jusqu'à la libération en août 1944 avec au-dessus d'eux une épée de Damoclès constituée par un tissu serré d'ordonnances allemandes et de réglementations vichystes. Car s'il n'y eut aucune loi demandant explicitement l'arrestation et la déportation des Juifs "français", tout était bon pour les arrêter légalement - sous des prétextes divers, les incarcérer à Drancy et de là dans les camps de la mort.

L'administration vichyste tenait à garder la main sur ces leviers, ne serait-ce que pour se donner l'impression d'exister. Les nazis présents en trop petit nombre n'auraient jamais pu sans cet appui mener à bien leurs actions destructrices. Ces archives, ce sont celles de la Préfecture de Police, des Cours de Justice, des hôpitaux, des prisons, des cimetières, etc... Car on arrivait aussi à mourir de mort naturelle et même à être enterré selon les règles des synagogues dont certaines restèrent en activité durant toute l'occupation.

Une des sources les plus importantes est celle du "Dépôt" de la Préfecture de Police qui enregistra, durant cette période, le passage d'environ 15000 Juifs dont entre 7 à 8000 furent envoyés de là à Drancy, donc à la mort. Il n'est pas impossible que certaines de ces victimes livrées aux Allemands au "Nom de la Loi" ne virent jamais un Allemand, jusqu'à leur arrivée à Auschwitz où les attendaient les tortionnaires nazis, leurs chiens et leurs gourdins.

Johanna Lehr montre comment l'application de la Loi a amené de nombreux fonctionnaires français, à participer à la "Solution finale" alors qu'ils leur suffisaient d'accepter un petit écart à la Loi (vichyste), pour préserver une vie humaine. Ces petits écarts, qui existèrent parfois, se firent plus nombreux lorsque les vents tournaient.

I.J.

Ce travail a reçu cette année le "Prix de la Contre-allée" et celui de la "Fondation E. & C. Heilbronn."

(1) Le Prix de la Contre-Allée récompense l'auteur d'une œuvre originale relevant des sciences humaines

* Le Prix de la Fondation Ernest et Claire Heilbronn récompense un travail de recherche sur l'histoire des Juifs en France durant la seconde guerre mondiale.

Tout résumé est forcément réducteur. Les conférences et les interventions qui ont suivi peuvent être intégralement écoutées ou réécoutes sur notre site:www.liberte-du-judaisme.org

Retour sur l'évènement exceptionnel : **La 35^e Rencontre internationale des Survivants de la Shoah et Descendants**, organisée par la "World Federation of Jewish Holocaust Survivors & Descendants" et soutenue par le Forum Génération de la Shoah

80 ans après la Shoah, la libération des camps et le retour des déportés, pour la première fois depuis plus de 30 ans, c'est à Paris que la conférence internationale des survivants de la Shoah s'est tenue dans un endroit prestigieux, le Marriott Rive Gauche du 12 au 15 septembre 2005.

Et c'est ainsi que la petite équipe de bénévoles passionnés du Forum Générations de la Shoah, managée par Lior Lalieu, a été propulsée dans cette conférence américaine dont les participants étaient en majorité américains mais également, dans les trois-cent vingt-cinq inscrits, se sont joints des australiens, des Canadiens, des Israéliens etc... Sur la totalité des inscrits, soixantequinze sont français. Ce sont des « Première Génération » en priorité - suivis de « Génération 2 et 3 » qui sont tous des enfants ou petits-enfants de déportés. L'organisation américaine souhaitait venir en France pour rencontrer les survivants de la Shoah et aussi pour découvrir tout un parcours historique qu'ils ne connaissent pas et qui n'existe pas aux Etats-Unis.

Quelles émotions tout au long de ces deux plénières et plus d'une dizaine d'ateliers en traduction simultanée !

Les trois plénières furent menées de main de maître avec, pour la première, un historien qui a fait l'admiration de nos amis américains, Olivier Lalieu et la deuxième dans le charme et le talent coutumier de Nathalie Zajde et les grandes connaissances du britannique Alfred Garwood sur le thème « Survivre et le miracle de la résilience ».

Plénière 3 : Pourquoi les Juifs de France sont-ils restés en France après la Shoah ? Tal Bruttmann (historien), Philippe et Didier Olschanesky, Mikhaël Allouche et Ana Waalder, avec Laurence Klejman de l'Equipe française – modérateur.



Quelques membres du staff

Parmi les participants français, tous connus du Mémorial et de nos diverses associations, nous avons eu la chance d'avoir pu réunir une dame de 95 ans qui a vu ses parents partir vers le *Veld'Hiv* et sa fille imprégnée par l'histoire de sa maman qui a passé plusieurs années au Château de Moissac. Extraordinaire : un Américain se dirige vers elle et lui annonce que sa monitrice, Marie, était sa propre mère ! Hélène retrouve au dîner des amis de ses cousins anglais. Des remerciements bien mérités à Rachel Rimmer de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah qui a tellement œuvré en amont pour que tous ces Français soient présents.

Et quel héritage souhaitons-nous laisser à nos enfants, nos petits-enfants et au monde ? Vaste question à laquelle nos « première génération » ont été réactives et écoutées. Liliane, Yvonne, Madeleine et vous tous saviez parler avec votre foi dans la transmission, cette sauvegarde de la mémoire de notre histoire.

« En quoi le fait d'être un enfant de survivants de la Shoah a-t-il influencé notre existence » : dans cet atelier, plus d'une vingtaine d'américains et autant de français, toutes générations confondues et une modératrice qui a assumé la traduction de propos générateurs de questions, de réflexions, de ce qui n'a pas été fait, de ce qu'il aurait fallu faire et, au-

delà, de ce que nous allons faire dans l'avenir pour les générations à venir qui sauront maintenir la mémoire de notre histoire.

Il est impossible de vous résumer en ces quelques lignes l'intensité des moments vécus tout au long de ces trois jours et pour terminer cet article nous allons revenir sur le premier jour, le jeudi 11 septembre, visite de Drancy avec un groupe de 25 américains.

Imaginez une petite trousse qui est minutieusement, délicatement retirée d'un sac à main, une deuxième trousse « pour protéger la première » et ce papier qui apparaît tenu par des doigts tremblants, protégeant le papier, le tenant à deux mains et me demandant de lui montrer l'endroit précis. Il faut rester digne, comme la propriétaire du précieux document, mais l'émotion monte, votre gorge se serre et vous cherchez devant la maquette du Mémorial de Drancy avec vos petits doigts qui tremblent eux aussi autant que ceux d'Annette, la propriétaire de l'incroyable document.

Tout cela est la richesse de cette 35^{ème} Conférence qui est un avant-goût du prochain Forum Générations de la Shoah organisé par le Mémorial de la Shoah et qui se tiendra le 11 octobre 2026. Préparez-vous et n'oubliez que nous finissons toujours nos soirées par les chants, la danse et la joie, afin d'avoir la force de toujours et encore plus, encore mieux, transmettre dans des échanges intergénérationnels.

Martine Jacobster-Morcel

La fête des retrouvailles LdJ



le 12 octobre dernier s'est déroulée notre rencontre festive de la rentrée.

<le concert par Michèle TAUBER ET Laurent GRYNSPAN>

Yiddisher vals / Valse yiddish, Freydianisher vals / Valse freudienne, Rapzikh oyf ! / Rapveille-toi !

Entre valses yiddish et freudienne et rap yiddish, il a été difficile de rester sagement sur sa chaise. Ce rap est assez étonnant, rendant à la chanson yiddish toute son actualité.

Quel bel hommage à Jacques Grober au cours de cet après-midi festif. LIBERTÉ DU JUDAISME remercie Michèle pour la mémoire de ces chansons de notre vie. Jacques Grober, né en 1951, fut Lauréat du Prix Korman en 2006 pour l'ensemble de son œuvre poétique. Il est décédé la même année.

Se rattachant à la tradition des troubadours d'Europe centrale, Jacques Grober a été un auteur, compositeur, interprète qui a su renouveler le répertoire de la chanson yiddish dont il a enrichi le patrimoine.

Plus d'une quarantaine de spectateurs auraient souhaité que le temps s'arrête accroché à la voix de Michèle et suspendu aux doigts de Laurent.

Nous avons eu la chance d'entendre aussi A kats mit bloye oygn / Un chaton aux yeux bleus, Don Juan, Al Capone (né en Roumanie et non pas en Sicile !!!!) et nous avons tellement applaudi que nous avons eu en prime Les bains de Khelem.

Au cours d'un superbe buffet concluant ce beau moment, les participants nous ont fait la remarque qu'une fois par an ne suffit pas ! A REFAIRE. **Martine Jacobster-Morcel**

Notre programme pour l'année 5786

Conférences à venir

Mercredi 19 novembre

Eric Danon, Ancien Ambassadeur de France en Israël.
"Vers une paix au Proche-Orient".

Jeudi 11 décembre

Denis Charbit à l'occasion de la sortie de son nouveau livre « *Yitzhak Rabin, la paix assassinée? : Une mémoire fragmentée* »

Mercredi 14 janvier

Pierluigi Piovanelli, directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études :
« *Jésus le Juif dans la recherche contemporaine* ».

Conférences passées

Mercredi 10 septembre

Johanna Lehr, Historienne, « *Au nom de la Loi* » - Les persécutions quotidiennes des Juifs à Paris sous l'Occupation.

Mercredi 8 octobre

Denis Eckert: « Les Juifs de Belleville : un long chemin ».

Bureau de "Liberté du Judaïsme"

Danièle Weill-Wolf Présidente
Marlyse Kalfon-Medioni Secrétaire
Odile Volf Trésorière
Contacts L.J. : 13 rue du Cambodge 75020 Paris
associationlibertedu judaïsme@gmail.com
Site Internet : www.liberte-du-judaïsme.org

La Lettre de L.J.

Rédaction et administration
13 rue du Cambodge 75020 Paris
Directrice de la publication : Danièle Weill-Wolf,
Comité de Rédaction : Danièle Weill-Wolf, Simone Bismuth,
Albert Szyfman, Jacques Bodereau, Isidore Jacobowicz, Martine
JacobsterMoreel.
Impression : CopyPro 26 avenue Gambetta 75020 Paris

Dépôt légal à la parution ISSN 1145-0584

Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leur auteur



fête des retrouvailles LdJ (photo MJM 12 oct25)

Ici et ailleurs

- Au Centre Medem Arbeter Ring : le 8 novembre à 15 h, notre amie Michèle Tauber reçoit Myriam Ruszniewski-Dahan pour son ouvrage consacré à Patrick Modiano : « L'inaccessible étoile - lire Patrick Modiano » aux éditions David Reinharc.

- Le 12 novembre : Colloque, « 80 ans après la fin de la guerre, l'OSE et le CRIF rendent hommage aux enfants de Buchenwald. »

- Le 12 novembre 2025 : deux ans de la marche du 12 novembre 2023 contre l'antisémitisme, le CRIF organise une soirée de débats et d'échanges en présence de Gérard Larcher et Yaël Braun-Pivet.

- Le 13 novembre, commémorations des 10 ans des attentats de 2015.

- au M.A.H.J. le 19 novembre, de 9 h 30 à 18 h 30 colloque Pierre Mendès-France :

« La France et l'antisémitisme »

Le 1^{er} décembre : la Maison ITSHAK RABIN : 30^e commémoration de l'assassinat d'Itshak Rabin.

Le 9 décembre - Assemblée générale de Liberté du Judaïsme, de 18 h à 20 h, au siège social 13, rue du Cambodge à Paris.



Par décret en date du 10 juillet

2025, notre amie
Larissa Cain a été nommée
Commandeur dans l'Ordre des
Palmes académiques pour services
rendus à l'éducation nationale.

Au plus profond de l'hiver, Larissa a toujours en elle un été invincible pour que l'innommable ne sombre pas dans l'oubli - voire dans la dénégation. Inlassablement elle a témoigné - et témoigne encore - auprès des jeunes générations.

Nous lui adressons nos félicitations ajoutées à notre amitié et à notre admiration.

La Lettre de L.J. (novembre-décembre 2025) Sommaire n° 196

Éditorial	1
Une histoire à connaître (A. Cohen)	1
L'inextricable combat contre l'antisémitisme? (D. Richter) ...	3
Les messianistes ou Israël à la croisée des chemins (I.J.)	4
Ma parole, les Juifs, c'est trop compliqué. (L. Sagalovitsch) ..	4
Haviva REIK (L. Cain)	6
Monsieur Robert Badinter et sa grand-mère Idiss (D.W.W) ...	7
« LE SYNDROME K » (M. Levine)	8
« Ne marche pas devant un chien (R-C Kolinka)	9
Elie Garbarz Emblématique (I.J.)	9
Activités de L.J.	10
Écho des conférences	10
Retour sur La 35e Rencontre internationale des Survivants de la Shoah et les Descendants (M.J.M)	11
La fête LJ, Le concert (M.J.M)	11
Les palmes de Larissa	12
Notre programme pour l'année 5786	
Conférences à venir ...conférence passées	12
Ici et ailleurs	12

